

PHILOSOPHIE DES SCIENCES

Author(s): M. L. Guérard des Lauriers

Source: *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, Vol. 24, No. 4 (1935), pp. 695-704

Published by: Librairie Philosophique J. Vrin

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/44411234>

Accessed: 15-08-2019 00:36 UTC

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

*Librairie Philosophique J. Vrin* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*

## VI. — PHILOSOPHIE DES SCIENCES

## OUVRAGES GÉNÉRAUX

**Critique de la connaissance scientifique.** — M. LEENHARDT (1) tente une synthèse trop vaste pour qu'elle puisse apporter des résultats bien précis. L'esquisse d'une théorie générale de la connaissance, à ses deux principaux échelons : sensible et intellectuel, est la partie la plus originale et la plus discutable de l'ouvrage. L'application aux différentes branches du savoir — les sciences surtout — ne serre d'assez près ni la réalité concrète ni la théorie exposée pour constituer une confirmation. Ce qui est dit des mathématiques ou de la physique relève beaucoup plus des spontanités du bon sens que de la critique épistémologique et semble intervenir principalement pour renforcer le jugement pessimiste porté sur l'activité de connaissance comme telle. Cette conclusion est la conséquence logique de la distinction posée au début en termes si absolus entre le moi pensant et le moi conscient, ce dernier ayant pour fonction de mettre en relation avec l'existence les perceptions ou les constructions du premier. Ne sont donc réelles et objectives que celles de nos appréhensions qui n'excèdent pas la puissance réalisatrice du moi conscient. Si tel est le fait, tel n'est pas l'idéal : la contradiction que rencontre l'activité de connaissance est le signe de cette disjonction; l'homme désire plus qu'il ne peut. « S'il comprenait que sa conscience n'est pas celle d'un être, mais celle d'être créé, il pourrait être délivré des automatismes rationnels... et trouver dans une communion avec l'essence créatrice l'ultime réalité en même temps que l'ultime raison de son être, par un accord total de sa volonté d'être créé avec celle de l'Être créateur ». Cette conclusion de L. semble bien indiquer que, malgré un appareil critique développé, il a cédé à une inspiration mystique plutôt qu'à un souci d'analyse. Nous nous bornerons à observer que son très réel désir d'éviter à la fois l'empirisme et l'idéalisme l'a conduit à une juxtaposition qui n'est pas une solution par le dedans : séparer, comme il le fait, la pensée de l'être peut satisfaire un besoin de description psychologique, mais la rigueur métaphysique n'y trouve pas son compte.

L'essai de M. WEIDAUER (2) concerne plus formellement la philosophie scientifique. L'auteur distingue deux grandes classes de disciplines : les unes, telle l'arithmétique, ne requièrent pas d'hypothèses qui leur soient particulières, les données du sens commun

(1) H. LEENHARDT. *La nature de la connaissance et l'erreur initiale des théories*. Paris, Alcan, 1934; in-8, 351 pp.

(2) F. WEIDAUER. *Objektivität, Voraussetzungslose Wissenschaft und wissenschaftliche Wahrheit*. Leipzig, Hirzel, 1935; in-8, 38 pp.

suffisant à garantir les notions qu'elles mettent en œuvre; les autres : investigation de l'espace-temps ou des données transcendantales, ne sont pas indépendantes de telles hypothèses « nichtvoraussetzungslose ». L'auteur éclaire la nature de telles hypothèses en les comparant au jugement. Quant aux jugements de valeur qui connotent l'évidence, ils ont une portée qui dépasse en droit le sensible. Ils valent donc par une sorte d'à fortiori dans le domaine de la philosophie de la nature et ne peuvent jamais servir de point de départ aux sciences de la seconde sorte. Ce rôle est réservé soit aux jugements qui ne connotent pas l'évidence, soit à des ensembles de propositions qui se garantissent réciproquement par une cohésion interne. Ces distinctions un peu ésotériques aboutissent d'ailleurs à des conclusions parfaitement nuancées en ce qui concerne la valeur de vérité des disciplines scientifiques : l'universalité et la relation aux réalités concrètes, soit par les principes soit par les conclusions, constituant les deux meilleurs critères, sinon la définition formelle de la vérité. Sauf à souligner un peu plus ce dernier point, nous acquiesçons aux vues de l'auteur.

M. GOMPERZ (1) prolonge l'analyse précédente en étudiant les rapports des sciences et du fait; il souligne fort heureusement à notre sens et sans idéalisme intempérant la valeur, autonome en droit, du connaître. Si la science sait se garder aussi bien de l'empirisme pur que de l'exclusionisme théorique qui défie l'humaine capacité, elle n'est pas seulement une sorte de compromis et d'élaboration du fait; son progrès indique clairement une attraction de l'absolu; des conditions défavorables lui interdisent un développement conforme à sa vraie nature, mais ne préjugent en rien de la question de droit.

**Méthodologie.** — Philosophie et technique se trouvent simultanément impliquées dans les questions de physique moderne. Le précis de M. POPPER (2) reflète fidèlement cette double tendance. La difficulté est, on le pressent, de distinguer sans séparer et de faire jouer tour à tour deux lumières sans accorder à l'une ou à l'autre une hégémonie illégitime. La critique est aisée... et il faut tenir l'ouvrage de M. P. pour une réussite. La rupture d'équilibre, si elle existe, est en faveur des disciplines positives et tout ce qui est dit les concernant nous paraît fort heureux. Le souci de maintenir la physique au plus près de l'expérience et d'éliminer de l'élaboration des théories tout élément imaginaire — nous voulons dire toute image parasite sans lien direct avec le donné de fait — aboutit, en ce qui touche la relation d'indétermination à une interprétation statistique qui évite la difficulté devenue classique. La position de P. revient à

(1) H. GOMPERZ. *Die Wissenschaft und die Tat*. Wien, Gerold, 1934; in-8, 47 pp.

(2) K. POPPER. *Logik der Forschung zur Erkenntnistheorie der modernen Naturwissenschaft*. Wien, Springer, 1935; in-8, 248 pp.

dire : Ne faites pas poser à la physique un problème qu'elle ne pose pas en réalité; à condition de renoncer à des images familières qui se révèlent fallacieuses, les résultats du laboratoire peuvent s'organiser en une synthèse cohérente au plan intelligible : il n'est que d'imiter, dans ce cas, l'attitude d'Einstein : l'expérience de Michelson a été l'objet de nombre d'interprétations paradoxales : celles-ci tombent d'elles-mêmes si on consent à rejoindre par un effort d'abstraction un niveau d'intelligibilité suffisamment dépouillé. P. refuse donc d'accorder une portée réelle à la notion de comportement *actuel* d'un électron; l'analyse du comportement global est précisément l'une des applications de sa théorie de la probabilité. C'est sur ce dernier point que nous ferons une réserve éventuelle : si, comme semble l'indiquer le titre de l'ouvrage, la théorie élaborée vaut exclusivement dans le contexte sémantique des disciplines exactes, elle nous paraît juste : il est alors légitime et fructueux d'éliminer l'idée de qualité qui ne se laisse pas transcrire en symboles précis et de faire reposer la probabilité sur l'énumération des cas. Une question demeure entière : celle de l'homogénéité de ces cas. On la suppose, et c'est au plan de la technique une hypothèse de travail indispensable et par là justifiée. Mais cette hypothèse deviendrait une simplification arbitraire si on prétendait accorder à la théorie qu'elle fonde une portée philosophique et définitive. La physique, pour expérimenter et décrire, quantifie systématiquement et abstrait de la qualité. Mais cette abstraction est toujours provisoire, et il le faut puisque le progrès de la science suppose une différenciation sans cesse renaissante qui se tient dans l'au-delà de la quantité. On aimerait donc une distinction plus clairement exprimée, et cette discipline de pensée aurait évité à P. quelques méprises : par exemple l'énoncé incomplet, et l'application par suite fallacieuse du lemme de Bolzano-Weierstrass : les rapprochements logico-mathématiques sont fructueux, mais si toute démonstration logique vaut à fortiori dans le cas mathématique, l'inverse n'est pas vrai : on ne peut pas soumettre les concepts au même traitement que les points ou les nombres et accorder la même valeur apodictique à ces deux démarches parallèles. Il y a encore un empiètement de la technique sur l'intelligible qui est au détriment de la philosophie authentique.

L'absence de ce sens philosophique est sans doute la dominante dans l'exposé du regretté H. HAHN (1). L'auteur prononce une disjonction radicale entre l'ordre des faits qui seul livre une réalité et l'ordre logique où il ne faut voir que des conventions de langage. Cette position donne libre cours aux affirmations les plus paradoxales; à qui ne les accepte pas, il est toujours facile de répondre : nous ne parlons pas le même langage. Ce subterfuge rend toute contradiction comme toute entente

(1) H. HAHN. *Logique, mathématiques, et connaissance de la réalité. (Actualités scientifiques et industrielles, n° 226)*. Paris, Hermann, 1935; in-8, 52 pp.

impossible. Ce qui urge la difficulté c'est que H., et l'école qu'il représente, non seulement ont leur idiome propre, mais se refusent systématiquement à employer la langue reçue. « Faisons une convention nouvelle, toujours à propos d'objets colorés : à tout objet pourvu du qualificatif rouge nous attacherons aussi les qualificatifs rouge ou vert, rouge ou bleu... » (p. 26). De telles conventions sont le prototype des confusions qu'il faut éviter et qui se jugent d'elles-mêmes. On ne voit d'ailleurs pas, même dans l'ordre exclusivement logique, la portée de celle qui vient d'être indiquée, si les mots rouge et vert ne se distinguent pas par une différence de signification. D'où vient cette différence si, pour construire un monde logique en soi, on fait abstraction complète du monde observé ? H. semble d'autre part ignorer les plus élémentaires distinctions de la logique classique : compréhension et extension; opposition de contradiction ou de contrariété. C'est à la faveur de cette dernière confusion que H. tente de montrer que le principe de non contradiction est privé de portée objective : nul ne revendiquera pour une opposition de contrariété le privilège d'être énoncée à priori; mais la critique trop aisée sur ce point laisse inchangée la valeur à priori et réelle de toute opposition de contradiction. Le souci d'établir l'opposition du réel et du pensé entraîne H. à des inconséquences que son souci de l'observation devrait lui faire éviter : la science unitaire qui mêle toutes les disciplines est un mythe auquel peuvent seuls croire ceux qui n'en ont pratiqué aucune. Les distinctions d'Aristote se sont révélées plus près de la réalité que les conventions de langage de H. Qu'on puisse élaborer, indépendamment de leur répercussion, les lois de la cohérence logique, rien de plus certain, et la démarche de l'école de Vienne, réduite à ce rôle, apporte une très utile contribution, mais deux points demeurent que rien n'autorise à nier à priori : que cette cohérence n'est pas une pure convention, qu'elle appelle un monde extra-logique qui la justifie et qu'elle explique. Les anathèmes assez grotesques contenus dans la préface de M. BOLL se passent de tout commentaire.

Le prof. CARNAP (1) donne un exposé plus technique de cette même doctrine. Toute connaissance des choses en soi et partant toute métaphysique étant rejetée, la philosophie est ramenée à une logique des sciences. Celle-ci à son tour est réductible à une syntaxe logique du discours, en ce sens que toute proposition de logique des sciences est aussi une proposition de logique. Il distingue alors trois catégories de propositions : réellement objectives [La rose est rouge]; pseudo-objectives [La rose est une chose]; syntactiques [Le mot « rose » est une désignation de chose]. Les propositions syntactiques ont une signification formelle; une proposition est pseudo-objective si, comme

(1) R. CARNAP. *Die Aufgabe der Wissenschaftslogik*. Vienne, Gerold, 1934; in-8, 30 pp.

dans l'exemple indiqué, il lui correspond par parallélisme une proposition syntactique : ceci au contraire n'a jamais lieu pour une proposition réellement objective. Il faut pour éliminer les faux problèmes éliminer complètement les propositions du second type et les remplacer par des propositions formelles. Enfin l'unité du savoir repose sur ce fait que les résultats de toutes les sciences peuvent s'exprimer au moyen des propositions formelles élaborées à partir de la physique. Il est donné plusieurs exemples de ces deux dernières thèses. Nous croyons celles-ci erronées si du moins on conserve aux mots vérité et erreur le sens que tout le monde leur donne, C. y compris. On n'élude pas la question du finitisme en disant qu'on peut faire deux hypothèses logiquement correctes. Le vrai problème, c'est celui de la validité *intelligible* de certains raisonnements qui ne deviendront pas légitimes par cela seul qu'ils seront transcrits en symboles abstrus. Même en mathématique, la logique suit le fait, et ceci infirme la disjonction radicale introduite par C. entre les propositions de la première et de la troisième sorte. Puissant moyen d'organisation, la logique de C. est privée de toute pénétration : autre chose est de refuser un problème, autre chose de le résoudre.

**Philosophie de la nature.** — M. MARITAIN (1) nous ramène à des perspectives plus classiques. Cet ouvrage reproduit, presque inchangé, l'important article paru dans la *Vie intellectuelle* (25 oct. 1934). Quelques schémas nouveaux où le cercle remplace avantageusement l'accolade consacrent la séparation des deux domaines métaphysique et mathématique. Précisions importantes, également nouvelles, relatives à la subalternation : M. expose avec son habituelle clarté la théorie de Cajetan. Et c'est encore avec Cajetan que M. définit la philosophie de la nature par son objet : l'être intelligible saisi dans toutes les choses de la nature en tant que mouvant... mais sans élaguer les données du sens. Ce n'est pas le lieu de revenir sur des réserves déjà formulées quant à l'essentiel (2). Nous recommandons plutôt très vivement la lecture de ces pages vigoureuses qui provoqueront certainement d'utiles réflexions.

#### SCIENCES MATHÉMATIQUES

**Histoire de la pensée mathématique.** — « L'histoire des sciences est, un aveugle le verrait, pièce première de l'histoire des civilisations ». M. REY (3) en inculque la profonde persuasion dans l'esprit de ses lecteurs, particulièrement peut-être de ceux qui se borneraient à la

(1) J. MARITAIN. *La philosophie de la nature. Essai critique sur ses frontières et son objet*. Paris, Téqui, 1935; in-8, v-146 pp.

(2) *Bulletin thomiste*, janvier-mars 1935, pp. 354-355.

(3) A. REY. *Les mathématiques en Grèce au milieu du V<sup>e</sup> siècle. (Actualités scientifiques et industrielles, n° 217)*. Paris, Hermann, 1935; in-8, 92 pp.

préface. L'essai de R. promet plus qu'il ne tient parce que trop alourdi de considérations techniques dont la portée nous paraît insuffisamment dégagée. Question de proportions : on attendrait un second fascicule dans lequel les répercussions idéologiques fussent plus développées, et où R. se ferait, sinon philosophe, du moins historien de la philosophie des sciences. Si réellement l'algèbre a germé en Grèce, et si la catégorie relation se trouve mise en honneur par l'algèbre, ne doit-on pas pouvoir faire la preuve, par l'histoire de la pensée grecque, de cette double assertion ? N'est-ce pas une démarche de ce type qui réaliserait le but que R. semble assigner à l'histoire ? Nous nous contentons de poser la question, non sans souligner par ailleurs la valeur documentaire de ces pages qui ont puisé aux meilleures sources, et parfois aux documents originaux.

**Philosophie des mathématiques.** — Les pages dans lesquelles M. BOULIGAND fait passer son expérience de mathématicien ne sont pas une construction systématique, mais elles sont riches d'aperçus pénétrants (1). L'idée de B. — à laquelle nous souscrivons sans réserve — est que toute démarche déductive, tout acte rationnel doit, même en mathématiques, « recevoir de l'intuition un consentement immédiat ». Un grand nombre de faits mathématiques peuvent être envisagés soit en fonction de la démonstration qui les établit, soit à la lumière d'un principe, d'une idée qui les explique. Nous dirions volontiers qu'ils sont soumis à deux lois : loi d'enchaînement qui n'est que la succession correcte des égalités, loi d'harmonie qui ne retient que la pure intelligibilité : les formules de Cardan relèvent de l'enchaînement, l'idée de Galois, de l'harmonie : B. donne plusieurs exemples non moins suggestifs de cette dualité possible d'interprétation. Les démonstrations « causales » au sens de B. sont précisément celles qui mettent l'idée en relief, et qui atteignent jusqu'à l'harmonie des choses. Le passage du point de vue non causal au point de vue causal s'effectue par le mécanisme de l'« adjonction ». B. désigne ainsi une sorte de généralisation, d'ailleurs assez différente d'un simple progrès en extension, tel la substitution de  $n$  à un nombre déterminé : il s'agit plutôt d'une connexion qui réduit à l'unité deux classes de cas demeurées jusque là isolées, et qui permet aussi une meilleure « économie » quant à l'organisation globale du savoir. B. ne va pas jusqu'à distinguer les espèces de la causalité, mais que l'on fasse consister celle-ci dans une communication intrinsèque ou dans un ordre qui appelle réalisation, il est bien clair que l'on rejoint toujours — en mathématiques — l'intelligibilité qui est tout à la fois efficacité apodictique et relation. Nous souhaitons que B. continue d'élaborer philosophiquement une intuition qui paraît très riche.

(1) G. BOULIGAND. *La causalité des théories mathématiques.* (*Actualités scientifiques et industrielles*, n° 184). Paris, Hermann, 1935; in-8, 41 pp.

M. LECAT a entrepris une œuvre originale (1); nous disons entrepris car ce premier volume appelle une suite : compléter ce catalogue soigneux des erreurs commises par une analyse des causes de l'erreur. L'erreur constituant le plus fondamental des réactifs dans la théorie du jugement, il serait fort important, du point de vue épistémologique, de pouvoir s'appuyer sur une expérience directe portant sur un cas très privilégié : c'est l'interférence d'ordres de causes très divers qui complique l'analyse de l'erreur. Dans le jugement mathématique, au degré d'élaboration où l'envisage L., l'activité de l'esprit demeure seule en cause : il y aurait donc là un moyen de déterminer comment l'esprit humain fonctionnant comme esprit, et se plaçant à l'abri du contingent est néanmoins sujet à se tromper. Le travail reste à faire, mais la base de départ est bien assurée.

Nous signalerons enfin deux articles de M<sup>lle</sup> AMBROSE (2) qui constituent un bon résumé, et sur certains points une timide défense du finitisme en mathématique.

#### SCIENCES PHYSIQUES

**Philosophie scientifique.** — Le prof. PLANCK (3) a fait réunir douze conférences par lui données, de 1908 à 1933. Elles s'adressaient à un public universitaire assez inégal qui se prêtait mal aux subtilités. Qu'il soit savant ou philosophe, P. ne dépasse guère ici la vulgarisation, d'ailleurs excellente, et développant dans l'esprit du lecteur une impression d'équilibre et de réalisme mesuré. A la scrupuleuse observation du fait, P. tient qu'il faut joindre une véritable foi dans la valeur des théories, et l'ouvrage s'achève sur quelques pages où cette foi se fait communicative. Quelques thèmes spécifiquement physiques et fondamentaux reviennent fréquemment : c'est qu'ils livrent l'inspiration même du chercheur. La conférence la plus intéressante est, dans cette perspective, la quatrième intitulée « Naissance et développement de la théorie des Quanta ». Le souci de donner à la loi d'entropie un énoncé plus objectif semble avoir joué un rôle considérable dans la toute première « mise en route » qui a abouti à la théorie des quanta. La loi de la conservation de l'énergie s'exprime dans une formule abstraite, indépendante de tout dispositif imaginé pour la vérifier. La loi d'entropie exigeait, par son simple énoncé, un tel dispositif, au moins hypothétique : elle demeurerait par là une loi qui pouvait tenir en partie à nous. On la libère de cette contrainte en la décrivant en termes de probabilité, et c'est précisément l'une des

(1) M. LECAT. *Erreurs de Mathématiciens des origines à nos jours*. Bruxelles, Castaigne, 1935; in-8, XII-167 pp.

(2) A. AMBROSE. *Finitism in mathematics*, dans *Mind*, Avril-Juillet 1935.

(3) M. PLANCK. *Wege zur Physikalischen Erkenntnis*. Leipzig, Hirzel, 1934; in-8, XII-298 pp.

conséquences de la théorie des quanta que de rendre possible cette transcription nouvelle. Les confirmations éclatantes de la loi des quanta soulignent donc une fois de plus ce fait : on rencontre dans l'abstraction maximum la meilleure approximation de la réalité — ce qui, soit dit en passant, ne confirme pas le point de vue de H. Hahn. L'homogénéité de formulation des deux lois de la thermodynamique ne fait d'ailleurs pas perdre à P. le sens des distinctions. Il tient l'opposition réversible-non réversible et en rapproche d'autres semblables : dynamique-statistique; mécanique-électrique. Cette docilité indique clairement ce qui sépare une théorie puissante de l'esprit de système; et c'est en suivant cette même pente que P. pense résoudre l'antinomie : loi de causalité-liberté : celles-ci relèvent respectivement de l'intelligible et du volontaire et ne peuvent par conséquent se heurter. (On rapprochera avec profit de la cinquième conférence ce qui est dit du même sujet dans la septième). Nous nous gardons cependant de ranger P. sous l'étiquette volontariste puisque les théories les plus intellectualistes de la liberté doivent sauvegarder un irrationnel : celui-ci peut, dans le langage de l'éminent physicien, s'appeler volonté, P. ne semblant pas avoir étendu jusqu'à son vocabulaire philosophique le souci de précision que nul ne contestera au savant.

**Philosophie de la nature.** — Dans une série d'articles (1) d'une doctrine scolastique très bien informée, le D<sup>r</sup> FATTA cherche les recoupements possibles entre les énoncés de physique moderne et la « philosophia perennis ». Ni concordisme ni solution de continuité; la même notion peut jouer deux rôles formellement distincts : cette façon de voir nous paraît très heureuse.

#### SCIENCES BIOLOGIQUES

L'ouvrage de M. P. JEAN (2) est un plaidoyer en faveur de la vie. Il s'intitulerait très exactement : « ni Dieu ni la physique; ni l'Église ni la Sorbonne » parce que la vie se moque de la science qu'elle soit de droite ou de gauche, des dogmes comme des théories. On appréciera la forme primesautière et la variété des exemples qui sont une constante sollicitation du bon sens. La thèse de J. est que le moindre phénomène vital implique conscience : l'actinie en fait preuve qui discerne les objets assimilables d'avec les autres, et les facultés supérieures de l'homme sont l'aboutissant d'une lente évolution provo-

(1) M. FATTA. *La prima determinazione categorica dell' ente materiale*, dans *Divus Thomas* (Plac.), 1935, n° 4; *La qualita nel mondo inorganico*, *ibid.*, 1933, n° 6; *Tra fisica e metafisica*, dans *Riv. di filos. neo scol.*, Nov. 1933; *Problema dell' unita del composto chimico*, *ibid.*, mai 1935.

(2) Pierre JEAN. *Dieu ou la Physique? La vie et les dogmes*. Paris, Corrêa, 1935; in-12, 182 pp.

quée par le besoin et accumulée par les transmissions héréditaires. Tout fait de conscience est irréductible à des échanges inorganiques, mais l'ensemble des faits de conscience impliqués par la vie est beaucoup trop complexe pour que Dieu, s'Il existe, puisse simplement le penser. — Seules demeurent les formes de la vie qui triomphent et de là vient qu'elles déposent dans la conscience un optimisme d'ailleurs illusoire : « la vie c'est une bête dévorée vivante par une bête qui meurt de faim ». Il y a dans ces pages plus d'une intempérance de langage, et une incompréhension des valeurs théorétiques : mais elles soulignent l'autonomie du domaine de la biologie; et fort heureusement d'ailleurs, à condition de réserver que, pas plus que la religion ou la science, la biologie ne constitue un principe d'explication universel et adéquat. J. répugne au créationisme, et l'Église l'en laisse tout à fait libre — il sera certainement heureux d'apprendre ce point qu'il semble ignorer —, mais il voudra bien ne pas imposer le biologisme à un dieu qui semble, en son esprit, construit à taille d'homme.

La même remarque s'adresserait à M. NICOLLE (1) qui prétend assigner à la morale des normes exclusivement biologiques. C'est l'exclusivisme qui est ici erroné. L'étude des conditions et du développement de la vie est fort bien conduite, exprimée dans un style clair et très châtié. L'équilibre, et la capacité de revenir spontanément vers l'équilibre, tel est selon N. la caractéristique dominante de la vie. Comme il n'est rien en l'homme qui échappe à la loi de la vie, la morale n'a pas d'autre principe que l'équilibre qui convient à l'humaine nature envisagée sous son double aspect individuel et social. Qu'en résultera-t-il? Ni résignation car « dans son expression absolue une formelle indifférence ne saurait se soutenir »; ni recherche de la jouissance parce qu'elle entraîne inéluctablement un déséquilibre contre nature; mais amour de ce moment de la vie qui est réalisé en nous : « Chacun à notre place dans la pièce que nous n'avons pas écrite, jouons notre rôle : soyons de meilleurs nous-mêmes et vivons comme si nous devions toujours vivre ». On voit que la thèse, en sa partie constructive, est parfaitement cohérente : il est impossible de ne pas l'accepter. Pourquoi N. refuse-t-il qu'il y ait un au-delà du biologique? Singulière déformation : N. n'aurait probablement que de la commisération pour un physicien qui nierait la vie sous prétexte qu'elle ne se laisse pas traduire en formules. Dieu n'est pas plus condamné par le biologisme que la vie par le mécanisme. Le problème du mal et le péché originel sont des thèmes faciles, propres à émouvoir les sensibilités non prévenues. N. ne leur trouve pas de solution biologique; sans lire tout ce qu'en ont dit les théologiens, il aurait pu réfléchir sous une lumière plus haute, et faire grâce à ses lecteurs de certains passages qui sont au maximum d'un bon primaire.

(1) C. NICOLLE. *La Nature, conception et morale biologiques*. Paris, Alcan, 1934; in-12, 134 pp.

Sir MITCHELL (1) s'efforce de caractériser la vie en analysant le rôle joué par la conscience dans les activités de connaissance. Tout appareil abstrait n'est qu'un instrument et un intermédiaire, semblable aux sens qui relient la conscience au monde extérieur. L'originalité de la vie, c'est de poursuivre l'achèvement réciproque de la conscience et du fait en dépassant constamment l'effort que l'esprit fait pour se saisir de celui-ci. Pages d'une lecture difficile : quantité de problèmes y sont soulevés, sans qu'aucun principe ferme soit énoncé pour les résoudre; le souci visible d'éliminer tout terme technique ne concourt pas à la clarté de l'exposé.

M. GOERTZ (2) présente au public scolastique une vigoureuse critique des données philosophiques dont se réclame le vitalisme de Driesch. Après avoir montré que les notions logiques, celle de totalité en particulier, ne peuvent être disjointes d'avec leur fondement métaphysique, G. analyse minutieusement l'équivoque qui pouvait peser sur « entéléchie ». Tandis que la philosophie traditionnelle désigne ainsi le principe totalitaire qui rend raison de l'être, l'acte ultimement réalisé, Driesch entend par entéléchie le principe actif et organique qui distingue le vitalisme du mécanisme. Procédant avec une rigueur logique impeccable mais peut-être un peu fermée, G. montre que l'entéléchie conçue à la manière de Driesch s'identifie au vrai avec une causalité efficiente. Le vitalisme moderne n'est donc pas le vitalisme authentique — celui qu'Aristote et les scolastiques rattachaient aux causes finales. — Il se révèle par là incapable de rendre pleinement raison du vivant aux esprits soucieux de rigueur philosophique. Bonne mise au point, qui rappelle opportunément le prix des distinctions formelles. Ne pas oublier cependant que leur application est délicate, que le vitalisme de Driesch est, dans ce sens, un effort remarquable et qu'enfin, objectivement, l'efficience implique une finalité.

*Le Saulchoir.*

M. L. DES LAURIERS, O. P.

---

(1) W. MITCHELL. *The Quality of Life*. Londres, Humphrey Milford, 1934; in-8, 36 pp.

(2) J. GOERTZ. *Conceptus totalitatis in philosophia H. Driesch*. Mödling, Typ. S. Gabriel, 1934; in-8, 114 pp.

---